

TOP SECRET

MOON WALKERS

La vraie fausse histoire
de comment on n'a pas marché sur la lune

partizan films
présente

RON PERLMAN

RUPERT GRINT

MOON WALKERS

un film de
ANTOINE BARDOU-JACQUET

Durée : 1h47

SORTIE LE 2 MARS 2016

DISTRIBUTION

MARS FILMS
66, rue de Miromesnil - 75008 Paris
Tél. : 01 56 43 67 20
contact@marsdistribution.com

PRESSE

DELPHINE OLIVIER
Tél. : 04 42 59 19 15
06 89 09 57 95
delphine.olivier5@wanadoo.fr

Photos et dossier de presse téléchargeables sur www.marsfilms.com

SYNOPSIS

Juillet 1969, Tom Kidman, l'un des meilleurs agents de la CIA de retour du Vietnam, est envoyé à Londres pour rencontrer Stanley Kubrick et le convaincre de filmer un faux alunissage au cas où la mission Apollo 11 échouerait.

Kidman ne trouve pas Kubrick, mais il tombe sur Jonny, le manager raté d'un groupe de rock hippie.

Tout les oppose, mais ils n'auront pas d'autre choix que de travailler ensemble, remplacer Kubrick, tromper la CIA, éviter les drogues hallucinogènes et sauver leur vie en montant la plus grosse supercherie de l'histoire.





Entretien avec

Antoine Bardou-Jacquet



Comment avez-vous eu l'idée de ce projet hors normes ?

Je cherchais des images des missions Apollo sur internet pour montrer à mon fils de 6 ans les premiers hommes sur la Lune. Or la moitié des sites étaient consacrés à cette théorie du complot, expliquant avec minutie et nombreuses preuves pseudo-scientifiques que les Américains n'avaient jamais posé un orteil là-haut. L'une des légendes récurrentes expliquant l'implication de Stanley Kubrick qui venait, l'année

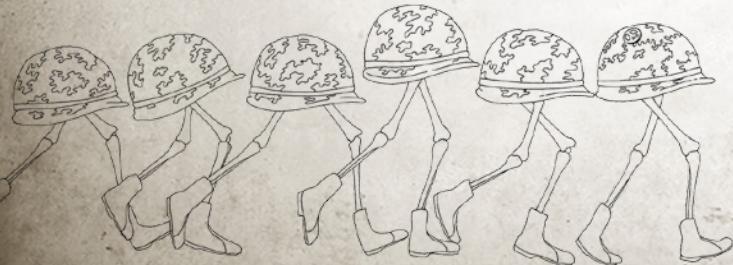
précédente, d'éblouir le public avec son film 2001 L'ODYSSÉE DE L'ESPACE et des effets « spatiaux » jusqu'alors inégalés. J'ai découvert alors le faux documentaire de Karel, THE DARK SIDE OF THE MOON, qui traite le sujet de la collaboration de Kubrick avec beaucoup de sérieux, interviewant de nombreuses personnalités témoins de premier plan de l'affaire, tel Kissinger ou la propre femme de Kubrick. Mais plus le documentaire avance et plus l'histoire devient incohérente, pour finir de façon complètement débile.

Le but était bien de tordre le cou à cette légende en démontrant par l'absurde toute l'incohérence du propos.

Je me suis alors pris à imaginer la situation, comment la CIA - qui n'en était pas à son premier coup tordu - aurait pu mettre sur pied un tel dispositif. J'ai écrit une dizaine de pages qui s'avéraient être un bon pitch de comédie. Je l'ai proposé à mon producteur et nous nous sommes lancés à la recherche d'un scénariste anglo-saxon.

Comment s'est passée la phase d'écriture ?

Notre choix s'est porté sur Dean Craig, qui avait écrit DEATH AT THE FUNERAL, dont l'humour et les personnages collaient plutôt bien avec ce que nous recherchions. Il m'a envoyé un premier jet et je lui ai renvoyé mes corrections. Pendant deux ans, le scénario a fait des allers-retours entre Dean et moi pour être transformé et précisé. Je partageais avec le scénariste toutes mes idées, même les plus extravagantes, et nous avons progressivement esquissé les personnages qui, même s'ils sont un peu décalés, s'inspirent de personnes réelles. On voulait raconter l'époque mais en essayant de s'éloigner des écueils « peace & love » déjà traités dans de nombreuses comédies avec plus ou moins de finesse, ou en tout cas de s'amuser de ces clichés en proposant une vision différente.



La manière dont vous tournez en dérision l'arrogance du pouvoir américain évoque irrésistiblement DOCTEUR FOLAMOUR...

Il y a dans le film quelques clins d'œil discrets à la filmographie de Kubrick que les cinéphiles reconnaîtront, mais n'allez pas chercher plus loin. Kubrick faisant partie involontairement de l'histoire, on s'est amusé à lui rendre hommage mais de façon à peine visible. Il n'est pas le sujet du film.

Vous nous plongez dans l'ambiance psychédélique du Londres des seventies. Qu'est-ce qui vous fascine dans cet univers et cette époque ?

Je suis né en 69 et sans être mystique, je me suis rendu compte que cette année me poursuit ! Cette année a été riche et fascinante. Du concert des Stones à Hyde Park aux premiers pas sur la lune, Woodstock, Warhol, la guerre du Vietnam etc. C'est une période incroyable sur le plan culturel et musical : David Bowie, The Who, les Stones, Led Zeppelin... C'est un tournant, une libération, on passe d'un monde gris contrôlé par des vieux à un monde en couleur où



la jeunesse expérimente tout ce qui passe, la sexualité, les drogues, des modes de vie différents...

C'est aussi, d'une certaine façon, un film initiatique : le vétérant impitoyable s'adoucit et le loser remporte son pari malgré lui.

C'est un arc classique de personnages de film ou de roman. Ici, c'est un choc culturel, un échange entre un américain conservateur et brutal et un anglais loser, manager d'un groupe de rock pourri au milieu du Swinging London, avec toutes les situations antagonistes qui en découlent et produisent de grands moments de comédie. Le premier découvre un autre mode de vie et le deuxième arrive finalement au bout de quelque chose... plus ou moins.

Comment avez-vous imaginé les décors ?

Comme pour le reste du film, on a compilé des tonnes de références d'époque et tenté de les retranscrire à notre sauce. Ainsi la maison du réalisateur est une sorte de mélange entre celle de Mick Jagger dans le film *PERFORMANCE*, et la Factory d'Andy Warhol. Une grande maison abandonnée d'architecture classique, aménagée par une communauté d'artistes plus ou moins talentueux aux inspirations Morroco-LSD.



Avez-vous eu recours aux effets infographiques ?

Oui, mais en essayant que cela se voit le moins possible. Pour un film d'époque, c'est un outil formidable qui permet par exemple de recréer une énorme avenue Londonienne grouillante de foule et de circulation à moindre frais.

Je m'en suis servi également pour les plans dans l'espace qui illustrent le voyage de la navette Apollo, le producteur ayant refusé qu'on les tourne en vrai.

Et enfin pour le trip sous acide de Ron Perlman, mélangeant prises de vue réelles expérimentales et images de synthèse.

Il y a aussi un vrai travail sur les costumes...

Comme pour les décors, ils évoquent des références précises de personnages marquants de cet époque : la fille porte une robe blanche à fleurs inspirée de Jane Birkin, Rupert rappelle davantage le *BLOW UP* d'Antonioni, le personnage de Glenn est une sorte de Jimmy Page, Derek a des costumes entre Brian Jones et Carnaby Street, les Hells Angels ont des look empruntés aux vrais Hell's Angels Londoniens qui faisaient la sécurité aux concerts des Rolling Stones...

Parlez-moi du casting : il était difficile d'imaginer deux acteurs aussi dissemblables que Ron Perlman et Rupert Grint qui forment pourtant un tandem génial.

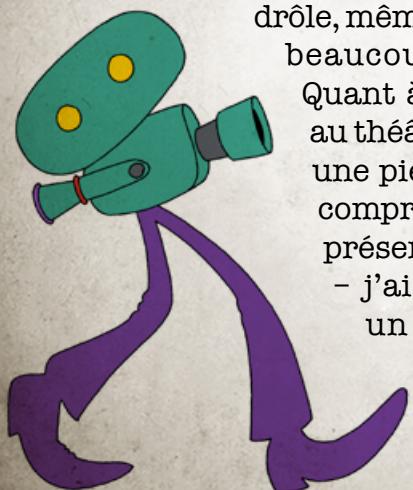
On a fait avec le producteur une liste de dix noms pour l'Américain et dix noms pour l'Anglais. J'ai essayé de projeter plusieurs combinaisons dans ma tête et c'est finalement eux que j'ai choisis.

Rupert est très anglais, à tout point de vue, son physique, son humour, et très bon acteur. En plus il jouit d'une notoriété internationale énorme. Il n'y a pas un endroit dans le monde où on ne le reconnaît pas. Harry Potter est probablement un des films les plus connus au monde. Et il y a huit épisodes... En face, il me fallait un personnage et un physique complètement opposés.

Tout le monde connaît la tête de Ron Perlman, de ALIEN à HELL BOY, sa filmographie est impressionnante. Pour moi, l'association des deux fonctionnait vraiment bien. Ils sont très étonnants et effectivement dissemblables. Indépendamment, ils incarnent chacun des « caractères » : Ron a une trogne, une présence et il porte donc le personnage d'entrée de jeu. Dans nos discussions, je me suis rendu compte qu'il était très drôle, même s'il n'a pas tourné beaucoup de comédies.

Quant à Rupert, je l'ai vu au théâtre à Londres dans une pièce dont je n'ai pas compris un mot ! Mais sa présence était étonnante

- j'ai eu tout de même un petit stress en pensant « je vais me retrouver sur un plateau avec



un gars que je ne comprend pas ». En réalité, c'est un garçon surprenant, extrêmement attachant, qui a travaillé avec des réalisateurs incroyables – nouveau petit stress, comment va-t-il réagir à mes indications après avoir reçu celles d'Alfonso Cuarón ou de Chris Columbus... C'est comme passer après Rocco Sifredi dans une partouze.

Comment s'est passée la direction d'acteur ?

Je ne pense pas savoir diriger des acteurs. Je leur explique la scène,

les enjeux du personnage à ce moment précis, la caméra. Ensuite, je les laisse faire, en faisant simplement attention au tempo de la comédie et à ce que l'ensemble soit cohérent. Je pense que cela se passe avant le tournage, lors des lectures du scénario, mais aussi avec les références que je leur propose, les discussions. Ensuite, je fais confiance à leur intelligence, leur sensibilité et leur ressenti. En plus, dès le départ, ils savaient que c'était un premier film pour moi et que j'étais français, et ils en acceptaient le principe.



Quels étaient vos choix de mise en scène ?

J'ai essayé d'oublier tout ce que je fais habituellement en publicité, le métier d'où je viens, effacer tous les artifices, les effets, pour me concentrer essentiellement sur l'histoire et la comédie. Pas de mouvement de caméra impossible, de plan séquence délivrant, ce n'était pas le propos. J'ai cherché à créer une atmosphère, une direction artistique

originale et à filmer l'action de façon efficace, pour faire marrer les gens.

Et la musique ?

Mon idée initiale était de reprendre des standards et de les faire retravailler par des groupes d'aujourd'hui, ce qui s'est avéré trop compliqué à mettre en œuvre. Je ne voulais pas non plus aligner des standards hyper connus les uns derrière les autres. On a fait des recherches de

groupes plus underground de l'époque, et dans un spectre large des courants de l'époque, jusqu'au Rock Steady. On a tout de même mis certains standards, des morceaux géniaux qui signent leur époque et collent aux images.

J'ai aussi travaillé avec Alex Gopher, qui a composé des morceaux formidables. Nous collaborons depuis longtemps et j'ai notamment tourné des clips pour lui. C'est un artiste qui fait beaucoup d'électro en se servant des synthés de l'époque. On ne le sait pas forcément mais c'est l'époque des premiers synthétiseurs comme le Moog, énorme machine qui créait des sons nouveaux, parfait pour l'atmosphère expérimentale que je recherchais chez Renatus. Ces sons parfois très irritants rajoutent à la sensation de malaise et de nervosité de Kidman.





Entretien avec

Ron Perlman



Quel est le sujet de **MOONWALKERS** ? S'agit-il d'une comédie ?

Il s'agit d'une satire, forme très sophistiquée de la comédie. Le film se déroule en 1969, au plus fort de la guerre du Vietnam et au moment où les États-Unis venaient d'envoyer Apollo 11 sur la lune. Mon personnage, agent du FBI, reçoit un appel du Pentagone qui lui demande d'aller en Angleterre et d'engager Stanley Kubrick pour tourner un faux alunissage dans l'hypothèse où le vrai échoue. Ce que le Pentagone n'a pas

compris, c'est que mon personnage a été envoyé à cinq reprises au Vietnam et qu'il est donc perturbé sur le plan émotionnel et psychologique et qu'il est très névrosé.

Comment êtes-vous arrivé sur ce projet ?

J'ai beaucoup aimé le scénario et j'étais très enthousiaste à l'idée de travailler avec Rupert Grint, mais aussi avec Robert Sheehan avec qui j'avais déjà travaillé et dont j'adore les films. Quant au réalisateur, Antoine Bardou-Jacquet,

qui signait ici son premier long métrage, il a fait preuve d'une maîtrise extraordinaire. Comme le film est un hommage aux excès propres à Kubrick, Antoine avait envie de semer le film de petits clins d'œil à ce grand cinéaste.

Qu'est-ce qui vous a convaincu de tourner le film ?

On ne me propose pas souvent de comédies alors que j'ai fait mes débuts sur scène comme humoriste. Quand je suis arrivé à Hollywood, les producteurs



ne savaient pas très bien quoi me proposer en raison de ma tête hors du commun et ils ont décidé de faire de moi un personnage de dur. Du coup, à l'heure actuelle, je fais tout ce que je peux pour dénicher une bonne comédie et voilà qu'arrive sur mon bureau ce scénario drôle et brillant de Dean Craig qui avait écrit *JOYEUSES FUNÉRAILLES*. Mon personnage est un type à la fois très macho, dur à cuire, et assez élitiste

qui se retrouve embarqué dans une situation totalement absurde.

Êtes-vous vous-même fan de Kubrick ?

C'était un cinéaste visionnaire qui a bouleversé les codes du cinéma. Ses films sont totalement singuliers : ils ont imposé leurs propres règles, tout en étant profondément cinématographiques.

Le film se déroule en 1969...

C'est une époque où les gens prenaient de l'acide et où le rock était à son apogée. Il y avait cette culture dans laquelle Antoine s'est plongé et il a su imaginer une relecture psychédélique de cette époque pour laquelle nous sommes tellement nostalgiques.

Parlez-nous de votre collaboration avec Rupert Grint.

Il est très drôle et il est encore meilleur que je ne me l'imaginais en voyant la saga *HARRY POTTER*, même si, bien entendu, il n'avait que 10 ans quand il a commencé. Il est plein de ressources, très investi dans son travail et formidablement inventif – c'est exactement ce qu'il fallait pour un acteur qui campe un personnage plongé dans un univers de comédie déjanté et absurde.



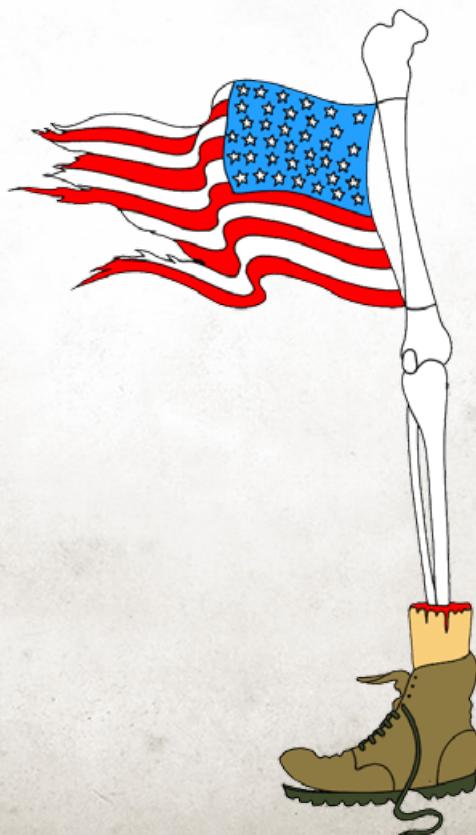
Comment pourriez-vous décrire votre personnage ?

Ce que j'adore dans la comédie, c'est qu'on part de situations et qu'on les renverse à l'extrême. Chez mon personnage, Tom Kidman - autre clin d'œil à Kubrick puisqu'il s'agit d'une référence à EYES WIDE SHUT et à ses deux acteurs Tom Cruise et Nicole Kidman -, tout est excessif. C'est l'agent le plus coriace de la CIA et il a participé aux missions les plus secrètes. Il souffre désormais d'un stress post-traumatique, mais il n'en parle à personne parce qu'il ne veut pas se mettre en danger en révélant ses faiblesses psychologiques. Il doit tenir le cap même s'il a des visions, qu'il a les mains qui tremblent et qu'il a des suées en raison des horreurs dont il a été témoin au Vietnam. Lorsque ce dur à cuire qui est allé au combat se retrouve face à ces artistes et à ces poseurs, il explose - surtout quand il n'obtient pas ce qu'il veut. Il n'est pas habitué à ce que sa mission échoue : il est prêt à tout pour obtenir ce dont il a besoin.

Avez-vous eu du mal à jouer ces scènes de pure comédie ?

Mon premier instinct, dans la vie, c'est l'humour. Cela a toujours été le cas et

c'était ma manière de me défendre quand j'étais gamin : j'avais tendance à lancer une vanne sur moi-même avant qu'un autre ne le fasse ! C'était l'armure que j'endossais pour supporter le cauchemar de l'adolescence. Du coup, quand j'ai lu le scénario et que j'en ai saisi l'humour, je me suis dit que ça allait être un jeu d'enfant, en espérant que mes partenaires seraient sympas. En réalité, toute l'équipe s'est révélée géniale et a même dépassé mes attentes.



Avez-vous entendu parler de la théorie du complot autour d'Apollo 11 ?

Je pense que les théories du complot sont toujours destinées à susciter des doutes sur tout, et en permanence. Par exemple, en tournant le film, je me suis posé des questions, du genre : lorsque l'astronaute descend de la navette et pose le pied sur la lune, puis s'exclame « c'est un petit pas pour l'Homme, mais un grand pas pour l'Humanité », qui est là pour filmer la scène ? Est-ce qu'une équipe a été envoyée sur place en amont pour installer une caméra ? Y a-t-il un type qui dirige une boîte de production sur la lune ? Ou est-ce que tout a été mis en scène ? Si on posait la question aux autorités, il y aurait sans doute un million de réponses à ces questions, mais cela provoque des interrogations.

Qu'est-ce qui vous séduit dans le cinéma indépendant ?

Ce que j'aime dans le cinéma indépendant, c'est que ce sont les cinéastes qui gardent la maîtrise de leurs films. Il ne s'agit pas d'un produit résultant d'une gigantesque armada de cadres de studio où la dimension artistique intervient dans un deuxième

temps. C'est tout l'inverse : la dimension artistique est prioritaire, puis on tente de commercialiser le film. Mon premier film indépendant était CRONOS, premier long métrage de Guillermo Del Toro, et j'ai vu cet artiste réaliser son film sans que personne ne vienne lui dire quoi faire. C'était une démarche séduisante et pure.

Avez-vous une scène préférée ?

J'ai aimé toutes les scènes que j'ai tournées et je me suis réellement amusé en faisant ce film. Mais il y a un passage que j'adore : lorsque mon personnage prend de l'acide par inadvertance, il s'embarque dans un trip à la EASY RIDER. En général, ce genre de trip dure une dizaine d'heures et on voit donc mon personnage passer par différentes phases au cours desquelles il pète littéralement les plombs. J'adore !

Après avoir tourné ce film, pensez-vous que l'homme a vraiment marché sur la lune ?

J'aime bien l'idée qu'on n'ait pas de certitude en la matière. À notre époque, tout est spectacle. En ce moment, la

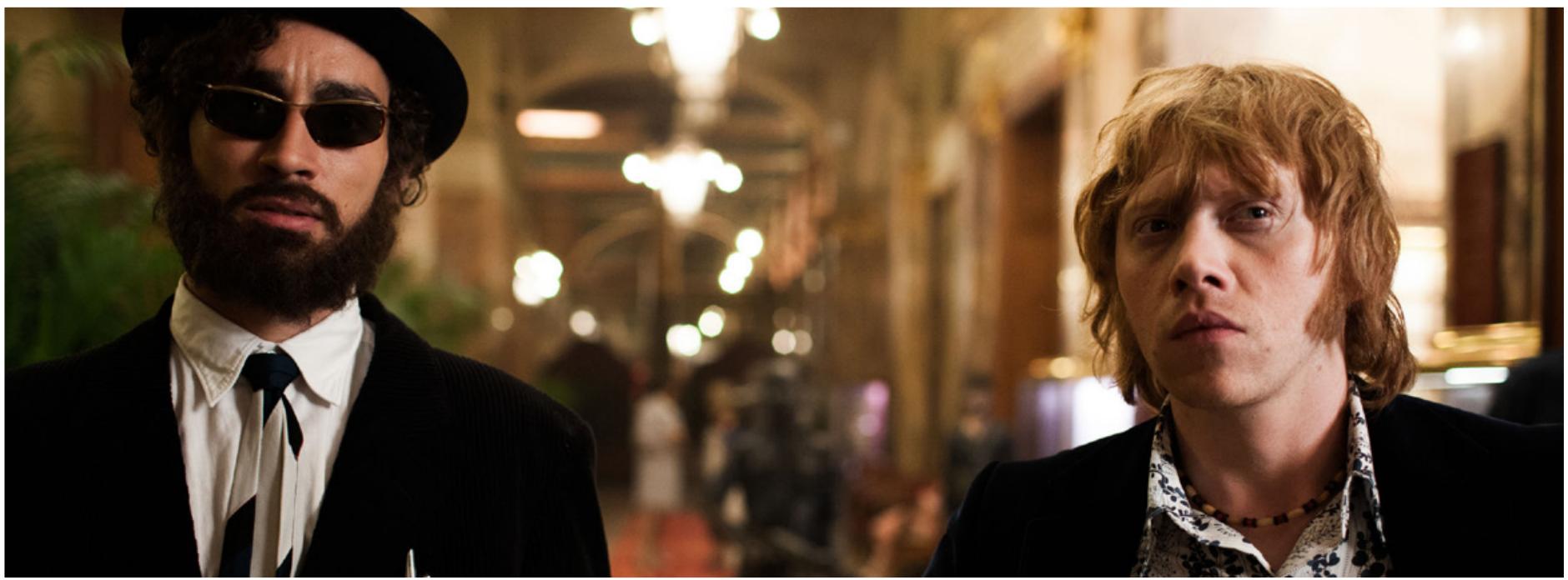
campagne électorale se prépare aux États-Unis et c'est le spectacle le plus impressionnant auquel j'ai jamais assisté : chacun a un numéro bien rodé et dispose d'une armada de conseillers en communication pour lui dire ce qu'il

faut dire et comment le dire. On s'interroge donc sur ce qui s'est vraiment passé : a-t-on vraiment marché sur la lune ? Ou était-ce ce que certains voulaient que la population croie ?





Entretien avec
Rupert Grint



MOONWALKERS : comédie ou film d'action ?

C'est un mélange. Quand j'ai découvert le film, il était assez éloigné du scénario d'origine. C'est un film d'une grande richesse qui est assez épuisant tellement il se passe de choses à l'écran ! Il est sans doute plus simple de le définir par ce qu'il n'est pas : il ne s'agit pas du tout d'une comédie sentimentale, mais plutôt d'une comédie d'action délirante

teintée d'éléments assez sombres. Au final, c'est un film déjanté qui ne se prend jamais au sérieux.

Comment êtes-vous arrivé sur le projet ?

On m'a envoyé le scénario que j'ai adoré. Par ailleurs, j'avais envie de tourner dans une comédie se déroulant dans les années 60 et j'étais content de retrouver mon ami Robert Sheehan avec qui

j'avais déjà travaillé. Ensuite, j'ai rencontré Antoine, le réalisateur, que j'ai trouvé formidable.

Qu'est-ce qui vous a plu chez votre personnage ?

D'abord, je dois dire que le personnage n'est pas si éloigné de Ron Weasley dans HARRY POTTER. Je campe donc Jonny, manager d'un groupe foireux, qui est extrêmement ambitieux mais qui rate

tout ce qu'il entreprend. Il n'a vraiment pas de chance ! Il est constamment frustré et en colère après son entourage. Ce qui m'a plu, c'est que ce film parle de losers et d'une équipe totalement improbable pour aller tourner l'un des événements les plus importants au monde. J'adore cette idée particulièrement délirante.

Qu'est-ce qui vous séduit dans la période représentée dans le film ?

Je me retrouve très bien dans les années 60. J'ai toujours adoré la culture de cette époque : la scène musicale, surtout à Londres, était exaltante dans les années 60. J'écoute beaucoup la musique de cette décennie, et j'aime la mode et le style de l'époque. Les costumes du film étaient assez intéressants et j'ai porté toutes sortes de tissus et de matières étranges. J'avais aussi des favoris ! C'était génial de me retrouver dans une période totalement différente de la nôtre. J'aurais aimé vivre à cette époque...

Avez-vous apprécié d'avoir Ron Perlman comme partenaire ?

Ron Perlman a été brillant. J'ai toujours adoré son travail et je m'étais dit qu'il allait m'intimider parce qu'il a une



sacrée présence : il semble imposant et brutal, mais il s'est révélé drôle et adorable, sans jamais se prendre au sérieux. Il déconnait tout le temps et passait son temps à raconter des blagues. J'ai beaucoup aimé tourner avec lui.

Avez-vous une scène préférée ?

Il y en a tellement ! On ne savait jamais à quoi s'attendre, tellement c'était un tournage déjanté. Mais il y a quand même une scène qui m'a marqué – celle

où on engage un réalisateur hippie pour tourner le film sur l'alunissage et on se rend compte qu'il vit dans une maison délirante entouré d'artistes où ont lieu des orgies... J'ai aussi été marqué par la reconstitution de la lune qui ressemblait exactement aux photos que tout le monde a vues. On a passé quelques jours dans de véritables combinaisons de cosmonautes : c'est sans doute l'une des raisons qui m'ont poussé à faire ce film.

Quel genre de réalisateur Antoine est-il ?

Il est formidable et très français dans l'esprit. Au départ, j'avais peur de la barrière de la langue, mais il parle un très bon anglais et il savait exactement ce qu'il voulait. Il était prêt à ce qu'on parte dans un vrai délire et il était ouvert à l'improvisation. On le voit d'ailleurs dans le film. L'atmosphère était géniale sur le plateau et Antoine y a largement contribué.

Avez-vous suivi un entraînement particulier ?

Il a fallu que j'apprenne à marcher sur la lune. Avec Robert, on a étudié les images d'archives pour bien cerner la dimension physique de la gravité zéro et la reproduire de manière convaincante. C'était un sacré défi.

Connaissiez-vous les théories du complot autour de la mission Apollo ?

J'étais parfaitement au courant de cette théorie et de l'implication de Kubrick

dont je suis un très grand fan. D'ailleurs, à un moment donné, je me suis dit « et si c'était vrai ? » Le film suscite ce genre d'interrogation. Mais au final, je crois quand même que l'homme a marché sur la lune. J'ai adoré me documenter là-dessus.

Pensez-vous que MOONWALKERS révèle chez vous une facette que le public ne connaît pas ?

Jonny est un garçon constamment en colère qui prend de la drogue - et ça, c'est vraiment nouveau. Ron était beaucoup plus détendu : Jonny est très ambitieux et extrêmement angoissé et il subit une pression très forte. C'est toujours intéressant d'explorer de nouveaux personnages.

Quel est votre film de Kubrick préféré ?

C'est difficile de n'en citer qu'un seul. J'aime beaucoup ORANGE

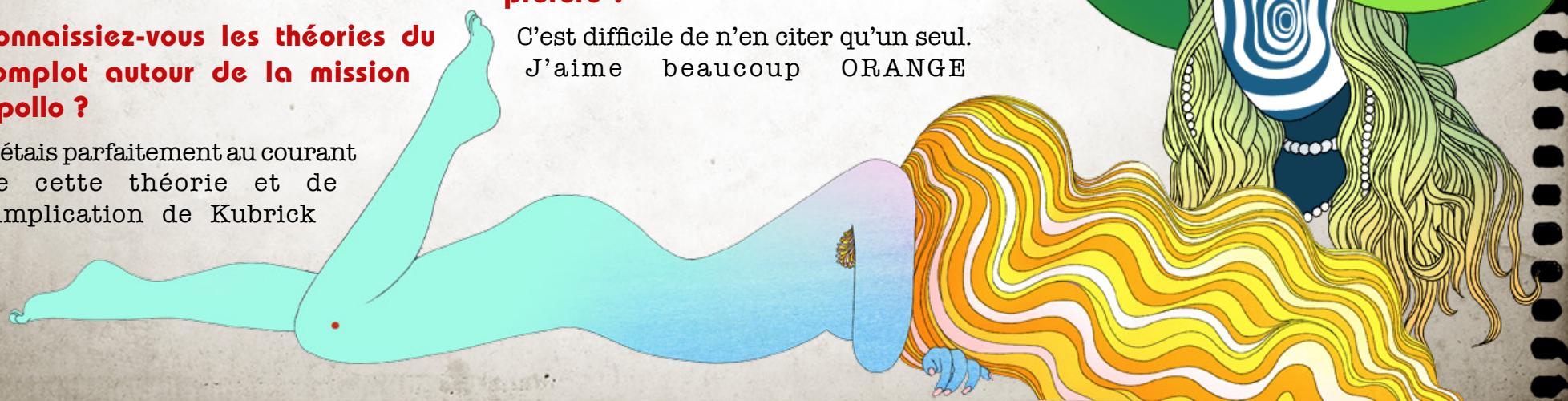
MÉCANIQUE et DOCTEUR FOLAMOUR.

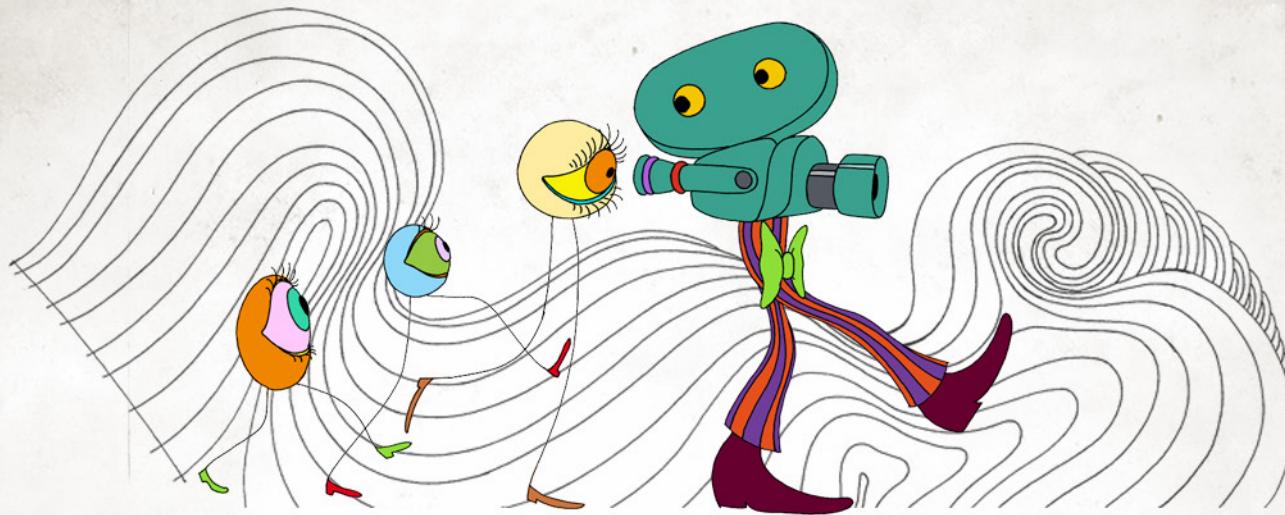
Pouvez-vous nous parler d'un groupe des années 60 en particulier ?

J'adore les Kinks et les Zombies.

Qu'est-ce qui vous plaît dans le cinéma indépendant ?

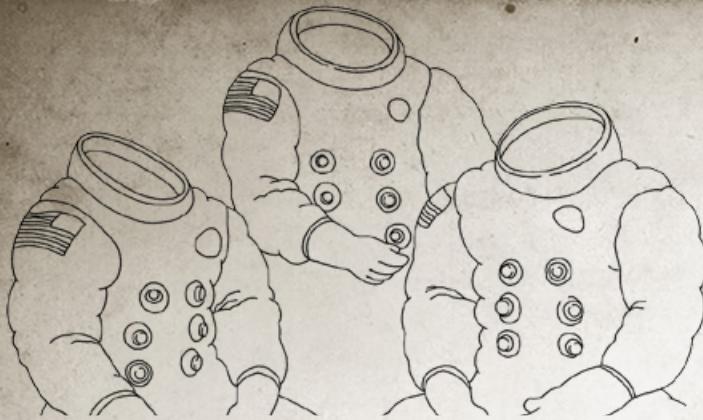
Les réalisateurs indépendants ne vous mettent pas la pression et sont plus détendus, ce qui me correspond très bien. Je trouve qu'on a plus de liberté, même si on ne peut pas se permettre de faire beaucoup de prises.





Antoine Bardou-Jacquet

Biographie



Après une formation de designer graphique, Antoine s'est fait remarquer avec le vidéoclip « The Child » d'Alex Gopher, véritable innovation visuelle. L'œuvre représente un paysage et des personnages entièrement créés à partir de mots et de typographies. Pour citer le magazine Shots : « C'est l'une de ces rares mais heureuses occasions lorsqu'une idée, totalement originale et si proche de la perfection, s'exprime en laissant le public se demander pourquoi personne n'y avait pensé auparavant ». « The Child » a remporté de nombreux prix dans des festivals partout en Europe.

Après ce clip, Antoine a été très sollicité pour des projets avec Air, Super Furry Animals, Renault, Vittel, Vodafone, Playgroup, Playstation 2 et EDF.

En 2003, il saute le pas vers la prise de

vue réelle en réalisant la publicité Honda « Cog » reconnue internationalement. Cette publicité de deux minutes montre les différentes pièces d'une Honda se percutant entre elles dans une parfaite réaction en chaîne. Des mois de méticuleuse planification, d'essais et erreurs, ainsi que quatre jours de tournage ont été nécessaires, mais il n'a fallu que deux prises pour tout filmer en réel. Récompensée entre autres par un **Lion d'Or à Cannes** pour la **Meilleure Publicité** et un **Gold au BTAA**, elle a été nommée la publicité la plus récompensée au monde par le Livre du Guinness des Records.

Antoine est dorénavant un réalisateur influent dans le monde de la publicité, qui a réalisé, ces dernières années, des publicités d'animation très remarquées, telles que « The Race » pour Wanadoo et « When A City Comes to Life » pour Suez, ou encore des publicités mixant différents médias pour Peugeot 1007 « Easy life » ou « Fish » pour Orange.

Outre sa parfaite maîtrise technique, il a aussi prouvé ses compétences dans la prise de vue réelle, la direction d'acteur et la comédie. Après « Cog » pour Honda suit « Choir ». En 2007, son film « Pose » pour Sony Cybershot collecte un BTAA et le sportif de « Running Man » en 2008

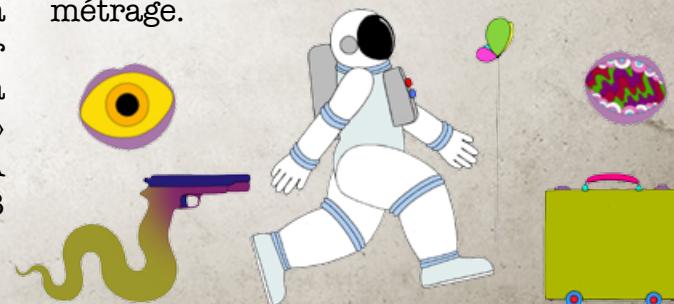
pour Visa est sélectionné comme Meilleur Acteur au BTAA Craft Awards. Une autre publicité Honda, « Problem Playground » a été sélectionnée pour les BTAA Awards 2009, tout comme l'avait déjà été « Running Man ».

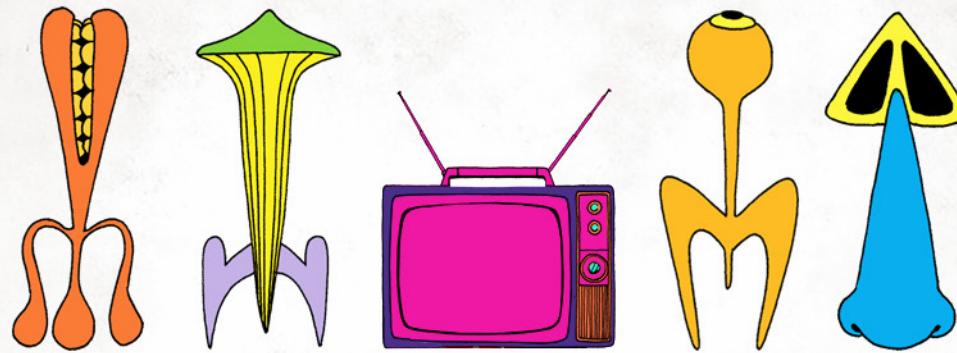
Plus récemment, il réalise les fameuses publicités Vodafone « Lost In Content » et Peugeot « Wacky Racers ».

Son film « Circuit » pour Shell a presque fait bugger le site web de BBC Top Gear quand le présentateur Anglais Jeremy Clarkson l'a posté sur le site en la nommant « la meilleure publicité jamais réalisée », suscitant ainsi des milliers de visites pour regarder la vidéo.

Il est également le fondateur du collectif H5 qui a gagné un **Oscar en 2010** avec le film « Logorama ».

Antoine Bardou-Jacquet est l'un des réalisateurs de clips et de publicité les plus renommés au monde. MOONWALKERS est son premier long métrage.





La production

PARTIZAN FILMS - Georges Bermann



Georges Berman a démarré Partizan dans sa cuisine à Paris en 1986 avec une idée très simple : trouver des nouveaux réalisateurs avec lesquels il aimerait travailler et combiner sa passion pour la musique et le cinéma dans quelque chose qui démarrait à l'époque : les vidéoclips.

Dix ans plus tard sa société était devenu l'une des plus prestigieuses maison de production de vidéoclips dans le monde, gagnant Grammy awards, MTV awards, parmi d'autres prix. Partizan a travaillé avec quelques-

uns des plus importants artistes dans le monde parmi lesquels : The Rolling Stones, U2, Daft Punk, Rihanna, Pharrel, Jay Z, Madonna, Kanye West, Taylor Swift...

Travaillant depuis 1990 avec Michel Gondry, son premier long métrage ETERNAL SUNSHINE OF THE SPOTLESS MIND remporte l'Oscar du meilleur scénario. Depuis, il a produit la majorité des films de Michel Gondry (SOYEZ SYMPAS, REMBOBINEZ, LA SCIENCE DES RÊVES, THE WE AND THE I, etc.) Chacun de ces films ont été

sélectionnés dans les plus grands festivals de cinéma.

Georges a produit DOG POUND pour lequel Kim Chapiron a remporté le prix de « Best new narrative filmmaker award » au festival de Tribeca à New York.

La nouvelle production de Partizan, MOONWALKERS réalisé par Antoine Bardou-Jacquet a été projetée en première mondiale au festival de South by Southwest de Austin, au printemps 2015.



Personnages

KIDMAN & JONNY

Les exacts opposés : physiquement, psychologiquement, culturellement.



KIDMAN

Kidman est un agent des Forces Spéciales. Il vient de passer trois ans dans la jungle du Vietnam et n'est pas revenu intact. C'est un guerrier, un patriote, mais il est fatigué. Il veut juste rentrer chez lui. La mission qu'on lui propose, c'est son ticket de retour, mais il la déteste. Il pense que tous les Anglais sont arrogants et gays.



JONNY

Jonny est anglais, arrogant mais pas gay. Il est jeune, ambitieux, parle vite, culotté, et quand même un peu loser. Il traîne dans le swinging London, dans les soirées, dans le milieu artistique de l'époque. Il manage un groupe de Rock qui n'a pas encore réussi. Il a de grands rêves et veut absolument devenir quelqu'un. Pourtant tout ce qu'il entreprend jusqu'à présent se termine en désastre.

LES AUTRES

Pour les aider à atteindre leur but, Jonny et Kidman sont entourés par des types formidables...



«I look nothing like Stanley Kubrick, why can't I be Hitchcock?» **LEON TO JONNY**

LEON

C'est le coloc de Jonny, un acteur raté, mais en fait il s'en fout. Il est quasiment tout le temps « stone ». Son interprétation de Kubrick va rester dans les annales. Jonny va se servir de lui pour tromper Kidman.

Il est incarné par Robert Sheehan (*Misfits*).

DIVA & FRIENDS

Diva est le guru excentrique d'une bande d'artistes hippies. Ils vivent tous

ensemble dans une grande maison genre La Factory de Warhol. Il est pompeux, exaspérant et imprévisible, mais c'est le seul réalisateur que Jonny connaisse et en plus il a une caméra. Kidman le déteste immédiatement.

DERECK

C'est le manager de Kubrick. Il porte des costumes chers et voyants, son bureau est à l'avant garde du design de l'époque. Il a du succès mais c'est un vrai pourri. Il traite Jonny comme une merde. Avec Kidman, la rencontre est un peu virile pour son plus grand malheur.

ELLA

Un esprit libre. Elle fait ce qu'elle veut, quand elle veut et c'est souvent n'importe quoi. Elle initie Kidman aux drogues dures et à l'amour libre, ce qui lui ouvre une autre perspective sur sa vie de commando.

GLEN & THE BAND

Un peu entre Led Zep et Spinal Trap. Ils sont bons, mais le chanteur Glen est un peu tarte. Ils pensent qu'ils tournent un

opéra rock. Ils veulent être déguisés en extra-terrestres. Jonny explique à Kidman que c'est une bonne couverture pour leur mission secrète. Ça énerve Kidman.

DICKFORD

C'est le boss de Kidman à la CIA. Il est cynique, a mauvais caractère et jure comme un marin. On comprend que ce type pourrait être dangereux... En fait, il est simplement fou (George C Scott, dans *Docteur Folamour*). Il n'hésiterait pas une seconde à tuer tous les gens impliqués dans cette opération.

DAWSON

Le parrain local. Il ne s'intéresse qu'aux châteaux en allumettes et à l'argent. Complètement frappé.

GANGSTERS

Tous prêts à aider.

LES LOCAUX

Kidman apprécie la bonne éducation anglaise.



Ron Perlman
Rupert Grint
Robert Sheehan
Stephen Campbell Moore
Eric Lampaert
Kevin Bishop
Tom Audenaert
Erika Sainte
Jay Benedict
Kerry Shale

Tom Kidman
Jonny
Leon
Derek Kaye
Glen
Paul
Renatus
Ella
Colonel Dickford
Mr White

LISTE TECHNIQUE

Réalisateur
Scénario
Histoire originale
Directeur de la photographie
Premier assistant réalisateur
Montage
Casting
Musique

Antoine Bardou-Jacquet
Dean Craig
Antoine Bardou-Jacquet
Glynn Speeckaert, SBC
Arnaud Esterez
Bill Smedley
Chris Gill
Gail Stevens, CDG
Kasper Winding
Alex Gopher
Pierre Foulon
Grégoire Melun
Sylvain Goldberg
Serge De Poucques
Peter De Maegd
Georges Bermann

Coproduit par
Produit par

«Calm down,
it's just a mofie!»

RENATUS